

Critique

Vannina Santoni, éclatante dans "La Traviata", de Verdi



Sophie Bourdais

Publié le 30/11/2018.



2	
122	4
0	

Spectaculaire prise de rôle, au Théâtre des Champs-Élysées, pour la jeune soprano Vannina Santoni, poignante héroïne d'un drame conduit avec fougue par Jérémie Rhorer. La mise en scène de Deborah Warner séduit surtout par la finesse de la direction d'acteurs.

— ne étoile est née. Une Violetta toute neuve, juvénile,

Spectaculaire prise de rôle, au Théâtre des Champs-Élysées, pour la jeune soprano Vannina Santoni, poignante héroïne d'un drame conduit avec fougue par Jérémie Rhorer. La mise en scène de Deborah Warner séduit surtout par la finesse de la direction d'acteurs.

Une étoile est née. Une Violetta toute neuve, juvénile, criante de vérité, vibrante d'émotion. Pour sa prise de rôle dans *La Traviata*, de Giuseppe Verdi, mercredi soir au Théâtre des Champs-Élysées, Vannina Santoni n'a pas simplement convaincu, mais bouleversé son auditoire. Michel Franck, directeur du théâtre, a eu raison de faire de la soprano, qu'il programme depuis plusieurs années, le « *grand pari* » de sa saison. D'autres y ont cru aussi, qui l'ont distribuée notamment à l'Opéra National de Paris dans la *Carmen*, de Bizet montée par Calixto Bieito (où elle chantait une piquante Frasquita), et plus récemment à l'Opéra Comique, où elle campait une Agnès forte et généreuse dans *La Nonne Sanglante*, de Charles Gounod.

Vannina Santoni est donc Violetta Valéry, courtisane parisienne foudroyée par l'amour d'Alfredo Germont. Jeune trentenaire, la soprano est à peine plus âgée que son personnage. La voix est fine mais bien trempée, les aigus, un rien acidulés au début, se font peu à peu conquérants, les nuances sont joliment modelées. L'incarnation stupéfie par sa finesse, et par la façon progressive, mais résolue, dont le drame s'y insinue, jusqu'à la poignante scène finale. La ligne de chant est vaillante, et si elle a parfois vacillé (notamment dans la première partie de l'air *Addio del passato*), c'est certainement dû au stress de la première plus qu'à une quelconque fragilité.

Violetta/Vannina resplendit d'autant plus qu'elle est bien entourée. Par un Alfredo sanguin, au timbre riche et corsé, très bien chanté par le ténor Saimir Pirgu. Par le Germont père de Laurent Naouri, criant de vérité en grand bourgeois engoncé dans les conventions, à la voix sombre et au chant stylé. Leurs duos et ensembles sont de toute beauté. Les seconds rôles captivent moins, mais ne déparent pas, et le Chœur de Radio France fait vivre avec passion les scènes festives qui parcourent l'opéra.

Concernant l'orchestre, le choix d'employer le diapason (1) à 432 Hz tout comme Verdi à la création, un peu plus bas que l'habituel diapason à 440 Hz, n'a pas chamboulé nos perspectives auditives. Tant mieux s'il a procuré plus de confort aux chanteurs, mais ce sont plutôt les instruments d'époque du Cercle de l'Harmonie, aux timbres colorés et parfois surprenants (notamment dans leurs interventions solistes) qui ont titillé nos oreilles. Jérémie Rhorer dirige la version intégrale de l'œuvre, reprises incluses, moins les notes suraigües rajoutées par la tradition. Sous sa direction vivante et dynamique, l'orchestre, d'abord un peu raide, ne cessera de gagner en chaleur et en densité.

La Britannique Deborah Warner officie à la mise en scène. Quand on sait de quels exploits elle est capable (au théâtre comme à l'opéra, on lui doit nombre de spectacles marquants, dont un récent et admirable *Billy Budd*, de Benjamin Britten, fraîchement sorti en DVD chez Bel Air Classiques), on ne peut s'empêcher de ressentir une légère déception. Il y a beaucoup d'élégance (superbes costumes années 1940/50 de Chloé Obolensky) et de belles trouvailles dans sa *Traviata*, comme ce double malade (et muet) de Violetta, incarné avec grâce et vigueur par la comédienne et danseuse Aurélia Thierrée, qui nous accueille pendant l'ouverture, et que rejoint bientôt, depuis le lit d'hôpital où elle reposait sous un drap, une Vannina Santoni en robe écarlate. Ce dédoublement de l'héroïne constitue-t-il le rappel, pour Violetta la phthisique, du destin qui la guette (et donc une projection vers l'avenir), ou Aurélia Thierrée joue-t-elle le vrai personnage revivant en direct, au présent, un passé révolu

que représenterait Vannina Santoni ? Pas la peine de trancher, cette ambiguïté nourrit toute la mise en scène.



Elle trouve ses limites au dernier acte, quand la maladie rattrape Violetta, et qu'on retrouve la chanteuse, sans son double, alitée dans une clinique assez cossue pour qu'une infirmière reste en permanence à son chevet. Tout devient alors chirurgical, littéral et pesant. Et à côté du sujet, puisque, selon le livret, Violetta est censée agoniser dans une solitude et une misère noires, sans personnel médical aux petits soins pour adoucir ses derniers instants... Reste une direction d'acteurs d'une précision remarquable et d'une grande intelligence psychologique.

(1) La hauteur de fréquence de la note (un la) qui sert de référence pour accorder tous les instruments.

Vannina Santoni, éclatante dans "La Traviata", de Verdi

Sophie Bourdais

30/11/2018.